L'ANNIVERSAIRE

DU 6 OCTOBRE,

OU

LA TRAHISON DÉCOUVERTE.

A PARIS.

1790.

AUX BRAVES PARISIENS.

Je n'aurois jamais pu, mes chers concitoyens, me persuader jusqu'où peut aller la malice et la scélératesse des hommes ; si je n'avois tout vu, tout connu par moi-même, si je n'avois lu dans le fond du cœur de ceux qui veulent nous perdre, qui ne respirent que la vengeance, et dont le cœur ulcéré veut laver dans notre sang les prétendus outrages dont ils ont été accablés.

Que de projets sinistres, que de complots odieux, que de conspirations formées avec soin et ourdies avec secret ; mais qui ont été découvertes par le zele, l'activité, la finesse, l'astuce et la valeur de notre général Mothier. Il en est cependant qui n'ont pu parvenir à sa connoissance, qui malgré la foule d'espions qui sont à ses ordres et à ceux du bénévole Maire, ont été tramés au loin dans le mystere et dans les ténebres.

Oui, mes chers compagnons, voici le jour fameux du 6 octobre qui approche, voici cette époque à jamais mémorable où nous avons conquis notre Roi, malgré l'aristocratie, ses fureurs et ses desseins pernicieux, voici l'anniversaire de ce jour trois fois heureux, où notre courage s'est montré dans tout son éclat, où

nous avons fait connoître, dans toute son étendue, l'amour et le respect que nous avons toujours conservé pour nos maîtres, et qui nous rend à jamais digne de l'admiration de l'univers. Cet à ce moment, où ne voulant plus désormais aucun intermédiaire entre le Roi et le sujet, le maître et le serviteur, le pere et les enfans, nous avons commencé à goûter le bonheur que nous méritoit notre amour et notre respect pour le sang des Bourbons. C'est à cette époque, à jamais mémorable dans les fastes de la liberté françoise, que nous avons serré dans nos bras ce bon Roi qui n'étoit environné que de courtisans débauchés, de vampires insatiables et de sangsues dangereuses, d'hommes avides d'honneur et de richesses. C'est depuis le 6 octobre que l'on voit répandu sur le visage du monarque cette joie vive et brillante, cette douce satisfaction qu'éprouve son cœur paternel, à la vue de ses plus fideles sujets, dont il est environné et gardé.

Aussi, tout entier au bonheur dont il jouit, s'occupant sans cesse des avantages de la révolution, il a abandonné tous ses plaisirs, qui lui sont devenus mêmes insipides. Il ne veut rien qui l'éloigne de son peuple, toujours attaché à le suivre, qui ne le perd jamais de vue, épie

ses regards, ses gestes, ses démarches, et veut même deviner ses plus secrettes pensées, lorsqu'elle sont toutes pour lui.

Jadis le Roi chassoit, parce que cet exercice ne servoit qu'à maintenir sa santé et sa force qui lui étoit devenunécessaire, qu'il servoit de délassement aux occupations qu'exige le trône. Il alloit par fois avec sa famille à Compiegne, à Fontainebleau, il varioit cette vie monotone que produit la grandeur, il suivoit quelquefois ses goûts et ses penchans, parce qu'il le pouvoit avec sûreté et tranquillité, et qu'on ne lui refusoit pas la permission d'aller dans ses maisons de campagne. Mais aujourd'hui il a restraint ses plaisirs, il va de Saint-Cloud à Paris, et de Paris à Saint-Cloud, sa garde nombreuse est un cortége digne du respect de ses sujets. Ce bon Roi ne veut plus que ce que veut son peuple, et ce que lui prescrit l'assemblée. Elle vouloit l'abolition des capitaineries, elle n'a eu aucune peine à l'obtenir. Le Roi a toujours suivi les ordres des représentans de la nation, et, en premier sujet de la constitution, il a obéi sans murmure. Il a fait plus, il a par fois devancé et outre-passé les désirs de l'assemblée; il ne s'est jamais servi du *veto* qui lui a été accordé par respect pour la majesté du trône. C'est cette

bonté du monarque qui lui mérite bien un sor aussi digne de l'amour de ses sujets, qui nous fait éprouver à tous ce charme qui embellit notre existence, et qui à jamais nous rendra heureux. Qui mieux que vous, mes chers concitoyens, peut prouver que la récompense d'une bonne action réside en elle-même ; vérité que vous avez démontré depuis la révolution.

Le Roi aimoit à travailler à la forge, il faisoit des serrures, des cadenats et des *chaines*, aujourd'hui cette occupation ne lui plaît plus, depuis qu'il connoît celles dont l'amour de ses sujets l'a lié, chaînes bien douces, et resserrées par les preuves de respect que lui donne journellement nos augustes représentans, et par l'attachement que nous lui avons montré à la journée du 6 octobre.

Mais que de peines nous avons eu pour parvenir à posséder parmi nous ce bon roi ; que de moyens il a fallu employer ; que de dangers nous avons couru ; que de complots formés depuis ce moment afin l'enlever du milieu de son peuple, armé pour sa défense. Pour vous faire connoître tout ce que vous avez à craindre, il faut que je retrace succinctement les moyens odieux qui ont été employés depuis le commencement de l'assemblée pour nous sacrifier,

et pour opérer, depuis le moment où nous avons conquis notre liberté, une contre-révolution; chimere dont se flattent quelques aristocrates sourds, et qui pourroit bien avoir lieu si on n'y prenoit garde, et si en ce moment je ne vous découvrois l'horrible conspiration dont je vais vous faire part. Mais suivons le cours des événemens,et voyez quels ont été les desseins criminels qui ont avorté par le secours des espions, soutiens de la constitution. D'abord, on a assemblé une armée pour saccager Paris; on a voulu le bombarder par Montmartre, et faire sauter la riviere. On a voulu ensuite mettre la famine dans la capitale en accaparant les grains, ou en les faisant couper avant la maturité. On a foulé aux pieds la cocarde nationale; et il y a un an que nous avons rougi les rubans blancs dans le sang des traîtres. C'est depuis cette époque que la tranquillité a regné à Paris. Depuis ce tems, le sieur Favras, avec cent louis en coffre, a voulu lever une armée de cent mille hommes; il a péri victime de sa trahison. M. de Maillebois, de concert avec les aristocrates, a voulu faire une contre-révolutions: cette trame odieuse a été découverte par le général Mothier, et ses aides-de-camp qui courent la poste comme des jockeis, et se transportent, en un clin-d'œil,

de l'Orient à l'Occident, qui même, au besoin, passent en Angletterre pour le service de la patrie (1). En outre, on a encore découvert un homme qui devoit faire dix mille poignards, dont il y en avoit deux enrichis d'or et de pierreries. On a voulu faire sauter le Champ-de-Mars lors de la fédération, et faire tomber dans l'eau, malheureusement très-proche, les amis de la révolution. Le général, attentif, pour calmer les craintes de Paris, s'est enfoncé dans la boue d'un égout, pour voir s'il n'y avoit pas de mine, mais il n'y avoit alors que la sienne heureusement. De plus, la conspiration de M. de Bonne-Savardin, qui n'a pas été encore bien connue. Le départ du Roi, qu'on a voulu amener à Rouen, après avoir corrompu un maître de poste. Tous ces crimes, odieux sans doute, ne sont rien en comparaison de ce qu'il me reste à vous dire. Cependant la conspiration formée par l'abbé de Barmond, depuis son arestation en Champagne, mérite un instant de réflexion; et je vais la détailler, d'autant que je craindrois

---

(1) Témoin le frere de M. de Bazancourt, qui a été envoyé à M. le duc d'Orléans, alors à Londres, pour l'engager à ne pas revenir, crainte que son arrivée ne fût cause d'une fermentation qui pouvoit être dangereuse, à ce qu'il a prétendu.

que ce qu'il me reste à découvrir n'eût quelque rapport avec cette trame qui ne m'est pas encore bien connue.

Depuis que l'abbé de Barmon est gardé à vue par la milice nationale, il reçoit ses amis et ses connoissances, tous acristocrates comme lui; ils on calculé un plan d'une étendue et d'une noirceur qui ne peut s'imaginer. Figurez-vous que l'abbé de Barmon (1) sur le spécieux prétexe de s'amuser à la physique, a fait venir chez lui tous les instrumens nécessaires à cette science; et entr'autre, une machine pneumatique: il a fait prendre par force, par des aristocrate, un malheureux domestique que l'on a mis dans un endroit préparé à cet effet; et là, il a calculé ce qu'il falloit faire pour faire périr un homme. En ayant trouvé le produit exact, d'après un travail opiniâtre et constant, il a commandé cent mille machines pneumatiques, pour les répandre dans tous les quartiers de Paris, pour faire étouffer, faute d'air, tout le parti démocrate, et opposé à l'aristocratie. Chaque homme, de son parti, muni d'une de ces machines, devoit monter sur la cheminée des gens dont ont a fait la liste, et en une douzaine

(1) Cette conspiration a été, il y a quelques jours, donnée en détail aux amateurs des lettres.

de coup de pistons, faute d'air, tout le monde seroit péri sans aucune blessures apparante ; ce qui auroit fait crier le clergé, au miracle ! Eh que sait-on ce que cela auroit produit? Heureusement ce projet a été découvert ; par les précautions qui ont été prises sur le champ : il n'y a plus rien à craindre : on a arrêté les machines déjà faites, et on a défendu aux ouvriers, sous peine de la vie, d'en faire aucune. Le fil de la conspiration a été saisi avec beaucoup d'adresse, chez une marchande de modes, rue de Grenelle, en face de l'hôtel des fermes ; cette jeune marchande devoit, dit-on, fournir dix mille cocardes blanches qu'on devoit arborer en ce moment ; mais ne pouvant être convaincu, on l'a laissé partir (1).

---

(1) Le fait est très-vrai. Cette malheureuse femme, accusée par un officier de la garde-soldée, a été, sur un simple soupçon, traînée avec cruauté et sans égard, dans un fiacre, au comité des recherches. L'ordre avec lequel on l'a arrêtée portoit qu'on ameneroit tous ceux qui seroient chez elle ; et on a effectivement amené un jeune homme qui y étoit alors. On a fait paroître cette femme devant les sieurs Mothier et Bailly, assistés de quarante personnes ; et ces deux membres du comité n'ont jamais paru ni si grands, ni si braves que quand ils ont voulu, tour-à-tour, faire avouer à cette femme pourquoi elle avoit vendu deux mille

Quoique

Quoiqne ceci paroisse très-fort, ce n'est cependant rien en comparaison de ce qui me reste à vous dire. Il y a dix jours que j'étais à Turin, d'où je suis partis pour courir au secour de ma patrie, ayant à découvrir le secret dont je vais vous faire part. Ecoutez et frémissez d'horreur, en pensant aux maux qui vous environent, et auxquels il faut remédier promptement.

J'étais entré à Thurin, chez M. Ticoi, marchand de toile, pour y servir de commis, et y apprendre le commerce, lorsque le 11 septembre, je fus mandé pour me rendre avec mon maître, chez le ci-devant prince Lambesc, et prendre des arrangemens que je devais remplir en l'absence de M. Ticoi, qui à cette époque, est parti aussi-tôt pour la Flandre; n'ayant

---

cocardes, et à qui elle les avoit fournies, ce qu'elle n'a pu avouer, puisqu'il n'en étoit rien; elle en a été quitte pour la frayeur qui l'a rendu malade, le désagrément d'avoir été arrêtée, et les propos que ses voisins peuvent se permettre en pareil cas. C'est donc depuis la liberté qu'un marchand court des risques en vendant des rubans blancs au lieu de rouges, en débitant publiquement une marchandise si essentielle aux Français : et peut-on traduire à un comité d'inquisition une femme sur un simple soupçon ? C'est bien le cas de dire :

DAT VENIAM CORVIS VEXATQUE COLUMBAS.

(Note d'nn Aristocrate.)

pas, en totalité, la quantité de toile bise qui lui étoit demandé, qui consistoit en douze cents mille aunes. Mon langage ou mon air étranger m'attira de Lambesc des questions sur mon pays, mon nom et ma naissance; je satisfis a tout, je lui dis que j'étois françois et de paris; m'ayant demandé s'il y avoit long-tems que j'en étais parti, je lui répondis que j'en étais absent depuis la révolution, qui avoit un peu dérangé mes affaires: après un moment de silence il m'ajouta que si on pouvoit compter sur moi, avec de la discrétion, de la fidélité et de l'intelligence il me répondoit de ma fortune.

Lui ayant tout promis, avec l'intention de connoître ses dessins et d'être utile à ma patrie, je consentis à aller le voir souvent; il me flata me caressa et me promis beaucoup.

M'ayant enfin accordé peu à peu la confiance, je fus admis à travailler dans le plus grand secret, aux ouvrages qui se préparent et auxquels ont met une activité surprenante. Au bout de quelque tems, comme l'on manquoit de toile et que M. Ticoi ne revenoit pas, on se décida à me faire partir pour faire avancer les opérations de mon maître. Mais au-lieu d'aller en Flandre, je me suis rendu à Paris

pour faire part du projet sinistre et coupable qui dans ce moment occupe les ennemis du bien public et de l'état. Le voici dans son étendue et sa noirceur, cette toile n'a été achetée que pour construire vingt mille balons ayant chacun une galerie, pour contenir huit soldats et deux cavaliers, ayant tous les provisions d'arme et de bouche pour six mois de campagne. Une pareille quantité de balons est destinée à porter l'artillerie, les tentes et bagages. Une artillerie formidable doit faire un effet terrible, car outre les pieces de campagne, les grenades et les obusiers, il y a une quantité immense de bombes qui doivent être jettées après qu'on y aura mit le feu, sur les magazins, sur les édifices publics et les maisons des particuliers qui veulent défendre la nouvelle constitution. On doit à une époque indiquée, mettre des perches au-dessus des maisons occupées par les aristocrates, pour qu'on les épargne.

Dans ce moment de trouble et d'alarme, on doit massacrer tous ceux qui tenteroient de sortir de leurs maisons; on n'aura égard, pour le sexe, les femmes et enfans, tous doit être massacré sans pitié. Voyez, ô mes concitoyens, s'il fut jamais un projet plus sinistre et plus dangéreux; voyez votre perte certaine

et la mort qui vous attend. A quoi vont donc vous servir vos deux millions d'hommes armés, vos bombes, vos canons, vos fusils, vos généraux et votre assemblée, qui pendant qu'elle sera occupée à discuter sur les habillemens des moines, les boutons de culotte des milices; ou autre choses aussi essensielles à la constitution, sera foudroyée par cette armée aériene; ce sera sur elle la premiere qu'éclatera la bombe, et malgré les para-tonnerre du manége, l'assemblée sera détruite par quelque coup du ciel: il est des orages qu'on ne peut éviter.

En vous annonçant, mes chers concitoyens, un malheur qui vous menace, je n'ai pas dû vous découvrir une conspiration aussi affreuse, sans vous donner quelques moyens qui puissent vous soustraire à l'horreur du sort qui vous menace : voici des moyens sûrs qui peuvent être employés avec succès, si on y apporte du soin et de l'exactitude. D'abord il faut que le général Moithier fasse partir trois aides de camp, chacun dans un ballon pour aller à la découverte. Ces messieurs sont si leste, savent si bien découvrir ce qui n'existe pas, qu'à coup sûr il nous rendront un bon compte de cette armée; et si à leur retour ils n'ont rien fait, on entendra du moins, à la barre, leur éloge,

et fût-ce pendant une heure et demie, comme l'a fait celui qui a été envoyé à Nancy, on aura lieu d'être satisfait du discours oratoire qu'il prononcera sur tout ce qui le regarde; après ce, il faudra que l'assemblée nomme deux de ses membre pour aller choisir un poste dans le lieu le plus convenable. Mais il faudra prendre les députés les plus légers, tel que Barnave et cadet Lameth, le tout afin que ces messieurs arrivent plus vîte, car le tems presse.

Comme à la guerre il faut opposer la ruse à la ruse, la force à la force; qu'il faut toujours être égal en proportion et en moyen, il faut opposer une armée de même nature, il faut à l'instant que l'assemblée décrete qu'il faut construire cent mille ballons pour aller au-devant des Piémontois et des Savoyards, lesquels ballons seront montés par les gardes nationaux qui auront l'adresse de prendre le vent, de s'élever au-dessus de leurs ennemis, et pourront dès-lors les écraser avec leurs bombes et leurs boulets. Mais comme il pourroit y avoir dans un espace aussi vague que l'air le danger de ne pas se reconnoître dans la mêlée, il faudra faire peindre tous les ballons en couleurs nationale, y joindre le bonnet de la liberté et les quatre-vingts étendards des départemens, afin d'éviter

toute méprise. Ensuite, pour ne pas être surpris, on placera des avant-postes, des vedettes, des sentinelles perdues, des corps-de-gardes, des bivacs, et moyennant ces précautions, jamais l'armée ennemie ne pourra pénétrer en France. Cet effort d'un corps agonisant sera le dernier soupir des ennemis de l'état. La destruction de cet hydre, sera l'instant de notre bonheur et de la paix. Si dès-lors la constitution françoise n'est pas faite, comme le dit Barnave, pour être délayée dans l'eau rose (1), elle le sera du moins dans le sang et la poudre à canon : d'ailleurs, aujourd'hui c'est une marchandise qu'on a mise à si bas prix, qu'il est fou d'éviter d'en répandre, sur-tout quand il s'agit de celui des aristocrates qui est un assemblage des monstruosités les plus impures ; vérité démontrée par les médecins, qui, attachés à la révolution, ont fait des recherches très-exactes et très-suivies sur le sang aristocratique qui a coulé depuis le moment de la révolution : ils prouvent donc que ce sang, bien différent de celui qui coule dans des veines démagogues, renferment des parties *homogenes* et *indigenes*, toutes également vicieuses, et

(1) Cette phrase a été véritablement prononcée par Barnave, au club des Jacobins, et on y a applaudi beaucoup.

qui, si elles étoient mêlées avec le sang bourgeois, en corromproit la masse.

Les avocats jurant et hurlant, comme des chiens de meute, ont démontré la vérité de cette assertion si connue et si prouvée. A partir de ce principe, point de quartier aux aristocrates, il faudra nationalement crier, *tue*, *tue*, et faire main-basse sur tous ceux que vous pouvez atteindre. On prendra pour mot de ralliement, Paris et S. Barthelemi (1); celui des aristocrates doit être, S. Louis et Versailles. Mais je m'apperçois que j'oublie au milieu des moyens que je vous donne, de nommer un général d'une réputation connue et méritée, qui ait le commandement de cette armée : un chef expérimenté est très-nécessaire, quoique dans une armée où tous les rangs sont égaux, où tout le monde peut commander, ce soit inutile : cependant cela pourra donner un air de discipline qui est nécessaire ; car maintenant il ne faut plus que l'air, le fond est si peu de chose qu'il ne faut pas y tenir. Dès l'instant où l'on a arboré la cocarde nationale, le plumet, etc.; du moment où l'on est revêtu de l'habit, qu'on est armé

(1) Effectivement ce mot a été donné à l'ordre par M. Moithier au mois d'Août dernier, et a donné beaucoup d'allarmes à plusieurs honnêtes citoyens.

d'un fusil, d'un sabre et d'une giberne, qu'on a fait le serment du 14 Juillet, on doit être en état de se défendre avec autant de zele que de capacité, du moins c'est mon avis. Cependant comme il s'agit de commender une armée aérienne, il faut quelqu'un qui soit accoutumé à voler; il faut à cet effet nommer un général distingué, d'une bravoure sans tache, et d'une intrépidité à toute épreuve; mais qui aie l'habitude de voler. Il me semble que le prince bourgeonné, qui à pareil jour l'année passée, au au 6 Octobre a joué ignominieusement un grand rôle, pourroit dans cette place servir utilement sa patrie. Examinons un peu les circonstances dans lesquelles il a véritablement brillé sur cet article. Il y a sept ans que Phi... Cap..., qui n'avoit fait encore que de petits vols, qui n'étoient connus que dans la basse classe des demoiselles de moyennes vertus, qui avoit cependant fait parvenir sa réputation jusques aux quatrieme et cinquieme étage, voulut faire un vol plus considérable. A cet effet, il monta dans un ballon à Saint-Cloud et essaya de planer dans les airs, cette course ne lui réussit pas; car il en eut le dévoiment pendant trois semaines (1), tant fut

(1) Il eut une si grande frayeur, qu'il fut au lit pendant huit jours.

forte

forte sa frayeur, malgré cela il ne perdit pas le goût du vol, car il en a commis de très-considérable avec tous ceux qui ont traité avec lui, notamment les curés de Saint-Roch et de Saint-Eustache, et tous ceux qui ont acquis des arcades au palais-royal ; en un mot, c'est un général qui est d'une expérience consommée dans cet art aussi utile que profitable, qui en outre a pour lui l'opinion publique et l'instruction.

Mais, vont me dire beaucoup de gens qui le connoissent, il craint le feu et l'eau, cela est vrai ; car au combat du Saint-Esprit il avoit perdu la finale de son bâtiment, c'est-à-dire, que le cœur et la tête furent bien malade : cependant je crois que ce fut seulement du mal de mer. Plus d'une fois, me dira-t-on encore, l'arme blanche le fait pâlir, cela peut-être ; mais par défaut d'habitude de s'en servir. Mais s'il ne se sert des armes à feu et des armes blanches, on ne peut douter qu'il n'ait voulu en faire servir les autres. Au reste, je veux bien que tout cela soit vrai puisque c'est public ; mais en revanche, comme il a de l'expérience sur le vol, qu'il aime le vin, le jeu, l'argent, la table et le cotillon, il faut le mettre intendant des vivres, il fera son profit, il boira bien, mangera de même, et jouira des fonctions

d'intendant des vivandieres, il y en a quelquefois de jolies, et cela coûte peu, c'est ce qu'il demande. Je vois bien maintenant que cet homme ne peut être général, et il convient mieux à la derniere place qui lui est destinée.

Après avoir bien cherché, bien réfléchi, je ne trouve pas un homme plus digne d'occuper la place de général que le sieur Moithier, qui, monté sur un ballon aussi blanc que son cheval d'escadron, aussi cadencé, aussi léger, piafant d'aussi bonne grace, pourra parcourir les rangs, et ne recommandera pas cette fois aux Parisiens de trembler toujours; mais rappellant son jugement et son courage d'outremer, se montrera digne de la place qu'il occupe, et fera preuve de ce mâle et bouillant courage qui l'anime pour l'intérêt de la révolution, quoique l'entreprise soit difficile et soit pérrilleuse, elle n'en sera que plus éclatante. Vive le Moithier, général, et qu'il nous mene donc à l'ennemi imaginaire, vont s'écrier des ennemis du bien public qui desirent notre perte. Blasphême horrible: j'en entends d'autres rire, qui disent que le sieur Moithier excelle dans le genre de combat, où il ne faut que combattre des ennemis imaginaires, et qu'il va briller dans cette affaire, je les entend crier : Fiez-vous à ce grand

homme, il sait à propos monter à cheval quand il n'y a rien, et dormir quand il y a quelque chose, il découvre tout à propos et à tems. Mes chers concitoyens, je sais que ses discours se tiennent dans beaucoup d'endroit, que beaucoup de gens le croient ; mais il n'en est pas un mot de vrai. Ce sont des ennemis du bien public qui répandent ces bruits ; mais comme il ne faut rien négliger dans une révolution, je me flatte que d'après ma dénonciation on voudra bien y avoir égard et suivre mes conseils, qui sont ceux d'un ami de la patrie, qui, au risque de sa vie qu'il sacrifiera ponr la nation françoise, est venu annoncer les malheurs qui nous menacent, et qui jusqu'à son dernier soupir veillera pour la patrie, pendant le tems que tout le monde s'endort dans une confiance aveugle : veillez sans cesse, et priez Dieu qu'il nous accorde la paix, en attendant la guerre.
